

## SUR “ANTHROPOLOGIE CHRÉTIENNE” DE ANGELO CARD. SCOLA

EDMOND MALINVAUD

Le sujet est traité directement par Angelo Scola, avec une telle profondeur et une telle lucidité que le lecteur y apprend beaucoup. Cela a aiguisé mon intérêt à tel point que j’en suis venu à attendre de l’analyse plus qu’elle ne s’est proposée d’apporter. Le spécialiste des sciences sociales que je suis est ainsi conduit à formuler à la fin de son commentaire des idées qu’il voudrait pouvoir soumettre à discussion. J’y serai incité non seulement par la dernière partie intitulée “Anthropologie chrétienne et sciences sociales” mais aussi par ce que je perçois comme une délimitation trop restrictive du champ étudié, ce sur quoi je m’expliquerai après être bien entré dans le cœur de l’étude et avoir fait quelques commentaires relatifs aux trois premières parties.

### UNE APPROCHE PERSUASIVE

La première partie de l’exposé définit le point de vue adopté, et le caractérise par une expression calquée de von Balthasar: “anthropologie dramatique” évoquant sa “théodramatique”. Cardinal Scola entend ainsi délimiter son sujet. Quant à l’histoire passée de la notion de personne humaine telle qu’élaborée par la théologie chrétienne, il n’entend pas en traiter et s’en tient à la section 22 de la déclaration *Gaudium et Spes* adoptée par le Concile Vatican II. L’essentiel, explique-t-il, est de se fonder sur l’expérience humaine élémentaire, universelle quoique propre à chaque époque. En effet, comme von Balthasar l’a soutenu, “il n’existe pas d’anthropologie en dehors de cette dramatique” de l’action.

Nous aurons d’autres occasions dans notre session de revenir sur ce point de vue. Ainsi, notre collègue Rocco Buttiglione nous rappellera que,

selon Aristote ou Saint Thomas, la 'substance' humaine réside dans la possibilité de l'individu de croître par ses propres actions. Il expliquera ensuite comment Karol Wojtyła redécouvrit les principes thomistes quand il s'assigna l'objectif de mieux comprendre la nature humaine dans l'action et de mieux comprendre, à travers cette action, la nature de l'individu humain. Buttiglione résumera ainsi l'analyse phénoménologique de Wojtyła: "the fundamental experience in which a man becomes conscious of his nature as a moral subject is that of the choice", par quoi il entendra le libre choix laissé à l'homme de ses actions.

Pour sa part, le professeur Enrico Berti en viendra à des considérations voisines dans la dernière partie de son exposé où il traitera de la redécouverte récente du concept classique de la personne tel qu'il fut introduit par Aristote, développé ensuite par une longue lignée de philosophes dont Thomas d'Aquin et retrouvé, après bien des critiques, au milieu du vingtième siècle. Il citera alors notamment comme exemplaires la position prise par Paul Ricœur et son livre *Soi-même comme un autre*.

Ici je me permets une remarque dans ce qui est déjà une incidente de mon commentaire. Peut-être certains d'entre nous voudront-ils contester la réserve mineure exprimée au passage (pages 75-76) par le professeur Berti, précisément parce qu'elle pourrait révéler un léger désaccord avec Angelo Scola ou Rocco Buttiglione. L'idée de Ricœur selon laquelle la loyauté vis-à-vis de soi-même correspondrait à la véritable identité de la personne pourrait sembler insuffisante dans la bataille des concepts, dans la mesure où elle ne fournirait qu'un fondement éthique à la notion de personne et ne pourrait dès lors s'appliquer qu'à l'individu doué d'un sens moral.

Quoi qu'il en soit, après avoir posé le caractère 'dramatique' de l'anthropologie chrétienne, le texte d'Angelo Scola continue en énonçant que l'agent humain note en lui-même l'existence de trois polarités constitutives: âme-corps, homme-femme, individu-communauté. À chacune de ces polarités inhérentes à la nature humaine sont respectivement consacrées les trois parties suivantes. La distinction paraît tout à fait opportune à la lecture.

#### DEUX POLARITÉS BIEN COMPRISES

Les cinq pages constituant les parties 2 et 3 me paraissent si pertinentes et probantes que je me limite à en rappeler les points les plus essentiels, qui pourraient susciter questions ou commentaires de mes collègues.

*Dualité âme-corps*

L'homme est inséparablement une âme et un corps, lequel exhibe sa matérialité, tandis que l'unité de la personne est déterminée par l'esprit. Chaque personne est un être dans lequel vivent, ensemble et en relation intime, corps et esprit, ce dernier transcendant la dépendance à la nature. Chacune des deux parties, le corps et l'esprit, accède à la connaissance de soi par sa pratique incarnée de la réalité.

L'accentuation unilatérale d'une des deux dimensions de la personne, matérielle ou spirituelle, fut une tentation récurrente et erronée au cours de l'histoire de la civilisation, nous rappelle Scola. Ainsi en fut-il, d'une part, de la thèse matérialiste de *l'homme-machine*, d'autre part, du *spiritualisme désincarné* qui, percevant l'âme comme opposée au corps, en vint souvent à voir l'individu croyant comme isolé aussi de toute appartenance sociale.

L'anthropologie chrétienne, reconnaissant la personne non seulement dans sa dimension spirituelle mais aussi dans sa biologie, nous protège contre le *ressentiment* de nous constater incapables d'avoir créé le monde et nous incite à une "*gratitude* de fond pour tout ce qui est, tel qu'il est" (passage emprunté à Hannah Arendt).

*Polarité homme-femme et famille*

Chaque individu ne rassemble pas en lui-même la totalité de l'être "personne humaine", mais il est placé dans une relation constitutive avec l'autre modalité originare, à lui inaccessible, de l'être personne. La prétention de surpasser cette différence ne peut être qu'une tragique illusion.

Pour son propre accomplissement, le moi a besoin de l'autre, étant de ce fait soumis à une contingence. Mais la capacité de s'autotranscender et de s'ouvrir à l'autre est aussi un fait positif pour le moi. Telle est une première source de réflexion pour l'éthique chrétienne.

Aller au delà conduit à anticiper sur l'analyse de la polarité individu-communauté qui sera envisagée plus généralement par la suite, car le couple peut être à bon droit considéré comme le premier domaine de manifestation de la troisième polarité dans la dramatique du moi. Chaque personne y existe comme individu, consciente de sa propre singularité et de sa capacité à produire des effets par ses actes, mais elle s'identifie aussi à la communauté constituée par le couple, consciente alors de l'ouverture et de la participation de l'autre, et prête à en tenir compte.

La doctrine chrétienne de la famille doit alors orienter le comportement. Elle est bien connue. Plutôt que la développer, Angelo Scola résume

comment la doctrine inspire en particulier cette partie de l'anthropologie dramatique qui traite la famille comme relation sociale *sui generis*.

Dans les relations internes à la famille sont présentes une intention (procréation et éducation), une capacité (la différence sexuelle), une norme (la réciprocité), une valeur (le don). En tant que siège de liaisons sociales stables, la famille se distingue comme intersection dynamique de deux types de relations: entre les sexes et entre les générations. Ainsi sont conditionnés les devoirs et les droits de la famille.

#### *Anthropologie chrétienne et sciences sociales*

A ce point de mon commentaire je diffère temporairement l'examen de la polarité individu-communauté et me reporte à la cinquième partie de l'étude, qui a précisément le titre ci-dessus. Dans cette partie les deux premières sections se font face, avec deux affirmations que nous accepterons. D'une part, la sociologie ne se déduit pas directement de l'anthropologie chrétienne: une application extrinsèque est requise qui prenne en considération l'étude de la société. Le risque d'une théologie sociologique serait aussi pernicieux que celui d'une théologie politique. De même en serait-il, me semble-t-il, d'une théologie du droit ou d'une théologie de l'économie.

D'autre part, l'anthropologie chrétienne ne peut se faire absorber dans les sciences sociales. De fait les sciences sociales comme la société contemporaine posent bien un défi à l'anthropologie chrétienne. Toutefois ce n'est ni celui de concevoir comment cette anthropologie s'appliquerait directement à notre société, ni même celui de procéder à une mise à jour de notre anthropologie, mais plutôt celui de la développer. Ainsi le défi adressé aux Chrétiens consiste à développer leur anthropologie en tenant compte des apports pertinents des sciences sociales. Retournant à la source de la pensée chrétienne sur la personne et à la Révélation reçue par le peuple de Dieu, il faut selon Scola y trouver les vérités sur la personne qui requièrent une compréhension toujours plus grande et adéquate, et ainsi donner de bonnes raisons à l'espérance chrétienne.

Les deux sections suivantes mettent en cause une attitude souvent exprimée dans les sociétés occidentales contemporaines, à savoir que toute espèce d'appartenance à une communauté constitue un danger à la fois pour la personne, qui y perdrait son individualité, et pour la société, qui serait exposée à des réclamations identitaires plus ou moins fondamentalistes. Mais il faut défendre certaines formes d'appartenance, avec les digni-

tés et les dépendances qu'elles impliquent. La considération des trois polarités énoncées ci-dessus nous amène à le reconnaître. Ainsi, la dualité individu-communauté conduit à constater la sociabilité naturelle de la personne et donc sa dépendance par rapport à d'autres personnes qui lui importent pour l'accomplissement de cette sociabilité. C'est pourquoi il serait faux de dire que tout ce qui est donné à l'homme, sans avoir été construit, choisi ou désiré par lui, soit de ce fait oppressif ou aliénant.

La cinquième section attire l'attention sur le fait que traiter des personnes ne suffirait pas si on ne considérait pas aussi simultanément les relations entre elles. Il est en effet encore aujourd'hui valable de suivre les réflexions des penseurs qui ont porté sur les dialogues constructifs de la personnalité. Ces réflexions conduisent à refuser l'individualisme et son modèle anthropocentrique hyposocialisé, et à refuser tout autant le totalisme et son modèle de l'homme sociocentrique hypersocialisé, selon lequel la société déterminerait ce que sont les personnes. Les sciences sociales devraient porter leurs regards aussi bien sur les relations induites par les actions de chaque individu, que sur les relations qui ont contribué à former cet individu grâce à l'horizon moral qu'elles lui ont offert.

Au début de sa dernière partie Angelo Scola nous invite à discuter les réflexions qui viennent d'être ainsi résumées. Quant à moi, je suis conduit à le faire en revenant sur sa quatrième partie qui me semble négliger la grande complexité de la polarité individu-communauté. Cette complexité est une dimension structurante majeure dans les sciences sociales. Elle ne devrait pas, me semble-t-il, être ignorée dans les réflexions philosophiques et théologiques sur la société. Je voudrais développer quelque peu ce point.

#### *Complexité de la polarité individu-communauté*

Quand les sciences sociales abordent les questions relatives aux rapports entre les personnes et la société, elles sentent immédiatement le besoin d'opérer des distinctions. Chaque individu appartient, non à une, mais à de multiples communautés: une ou des communautés de travail, une ou des communautés pour des échanges religieux, pour des échanges culturels ou pour des échanges économiques, des communautés politiques emboîtées les unes dans les autres, etc. Il y a trop à dire sur cette multiplicité d'appartenances pour la négliger. La multiplicité des sciences sociales en est le reflet. Il est fréquent aussi que, à l'intérieur de telle ou telle discipline scientifique, la multiplicité des appartenances ne puisse pas non plus être négligée.

Prenons à titre d'exemple la propre expérience de notre Académie. Ainsi, en rédigeant notre ouvrage, *Democracy in Debate*, qui synthétise notre contribution sur ce sujet, nous avons dû nettement distinguer l'analyse s'appliquant à l'intérieur d'un pays doué d'une constitution démocratique de ce qui pouvait être envisagé au niveau international pour l'organisation politique de "la grande famille humaine". Dans cette présente session il est facile d'identifier d'autres cas de même nature, tels ceux mentionnant les importants effets de la diversité des appartenances culturelles.

Plus généralement, au delà même de la multiplicité des appartenances, il est difficile d'échapper au sentiment que la diversité des analyses fournies par nos disciplines révèle des problèmes trop significatifs pour être négligeables. La question se pose dès lors de savoir si le développement de l'anthropologie chrétienne, auquel le Cardinal nous invite, ne devra pas faire intervenir de façon explicite des éléments de complexité reconnus dans les sciences sociales.

La quatrième partie de la contribution d'Angelo Scola m'a incité à y réfléchir, sans que j'aie pu encore aboutir à des conclusions fermes. Pour autant que j'aie compris cette partie, elle présente trois dilemmes philosophiques et théologiques posés à l'analyse de la polarité individu-communauté et elle situe l'attitude chrétienne face à ces dilemmes.

Je voudrais suggérer qu'approfondir ces dilemmes aboutira à révéler comme pertinentes certaines distinctions faites par les sciences sociales quant aux constituants de la communauté et à leurs rôles respectifs. Me permettant une définition trop synthétique de chacun de ces dilemmes, ainsi qu'un rappel, lui aussi trop synthétique de la réponse proposée par Scola au dilemme, je voudrais signaler, par une phrase ou deux, où des distinctions pratiquées dans les sciences sociales pourraient être opportunes.

*Première dilemme* (dans la section 4.1) – Les personnes dans leur sociabilité, c'est-à-dire dans leurs rapports avec la société, sont-elle toutes égales ou se distinguent-elles chacune comme unique en son genre? Scola répond que la tension à laquelle l'individu est soumis, entre son authenticité personnelle et son ouverture à l'autre, doit être acceptée. Elle s'exerce donc dans un espace qui, en même temps, sépare et met en relation les personnes. J'interjete: qui dit tension peut évoquer une force, plus au moins affectée par des causes diverses. Or la tension en cause doit beaucoup varier selon les formes et le degré de l'insertion que chaque individu peut avoir dans la communauté, formes et degré qui dépendent beaucoup des fonctions et appartenances.

*Second dilemme* (dans la section 4.2) – L'instinct social domine-t-il la personne humaine ou joue-t-il un rôle négligeable? Scola répond que la conception de l'Eglise comme communion fondée sur l'Eucharistie montre que personne et société peuvent rester dans une unité duale féconde. Dans l'Eglise le collectif n'absorbe jamais la personne et celle-ci n'est jamais une monade. Je dis: entre ces deux extrêmes du collectif et de la monade n'y a-t-il pas place à bien des intermédiaires? Ne faudrait-il pas étudier de près la nature variable du dilemme posé à chacun entre autonomie individuelle, responsabilité vis-à-vis des autres proches ou lointains, et prégnance sociale?

*Troisième dilemme* (dans la section 4.3) – La divinité est-elle impersonnelle, infiniment supérieure face à l'homme pécheur et racheté? Scola répond que le Christianisme propose une autre perspective: la personne humaine est libre et cette liberté a son origine dans la volonté libre d'un Dieu personnel qui a créé librement le monde et la personne humaine; le mal pour sa part provient de la volonté libre de l'homme blessé par le péché originel. Je demande alors: cette perspective chrétienne et la liberté reconnue à la personne humaine n'impliquent-elles pas le devoir d'une conduite adaptée à des circonstances qui méritent d'être étudiées et qui dépendent beaucoup elles aussi des fonctions et des appartenances?

Terminer ainsi avec une liste de dilemmes délicats reste évidemment très éloigné de la définition d'une stratégie pour aboutir à des propositions que feraient les experts des sciences sociales afin d'aider l'Eglise à nourrir sa doctrine quant à la polarité individu-communauté. Mon propos est plutôt d'inciter les spécialistes de nos sciences à contribuer au développement de l'anthropologie chrétienne dont Son Eminence Cardinal Scola a esquissé la perspective.

#### POST-SCRIPTUM

Dans une lettre qu'il m'a adressée personnellement, Son Eminence Angelo Scola a bien voulu préciser le propos de sa contribution et indiquer comment il situait mes remarques sur la polarité *individu-communauté*. Voici l'essentiel de son message.

Pour savoir si et comment il faut tenir compte de la complexité de la polarité individu-communauté, deux niveaux de réflexion doivent être distingués. Au niveau philosophique et théologique de la contribution du Cardinal, il est nécessaire de montrer le caractère constitutif de la polarité en cause. A cet égard la multiplicité des appartenances importe peu. Le

point fondamental consiste à expliquer que la dimension sociale est constitutive de, non extrinsèque à, la dimension personnelle. Car la dimension communautaire fait partie de l'expérience humaine élémentaire. La multiplicité des appartenances, et celle des sciences sociales, se greffe sur cette donnée première de la polarité constitutive.

Le second niveau, qui est le propre des sciences sociales, devra au contraire affronter les diverses modalités selon lesquelles la polarité individu-communauté s'articule dans l'espace et le temps avec l'histoire des hommes. Mais la recherche des sciences humaines ne peut pas nier le caractère insurmontable de la polarité constitutive. Cette recherche peut plutôt le vérifier. Comment documenter une telle insurmontabilité? Quelles routes suivre pour une 'possession positive' de la polarité sans tomber dans la tentation utopique de la matrice hégélienne?

Dans ce cadre, portant attention aux "trois dilemmes", l'Académie pourrait trouver un approfondissement adéquat. En outre une telle recherche pourrait expliquer que la tension dynamique de la polarité constitutive valorise les différences sans les faire exploser les unes par rapport aux autres.